

Notre beau vieux chalet

Pierre Girard

Number 64, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4731ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, P. (2003). Notre beau vieux chalet. *Brèves littéraires*, (64), 78–84.

PIERRE GIRARD

Notre beau vieux chalet

Nous sommes en octobre 1943. J'ai dix ans. Grimpé dans un arbre, je joue seul au cow-boy. L'été, je joue avec mes amis. Mais, c'est l'automne : ils sont en ville. Les autres familles ont fermé leur chalet. Papa a gardé le nôtre ouvert : c'est le temps de la chasse au chevreuil. Puis, il y a des perdrix tout autour, dans les broussailles toutes rouges, comme le feu. L'automne a l'air de flamber dans ses couleurs. Le vent tournoie. Les feuilles tombent, affolées. Sur le sol, elles font de jolis tapis bruns, beiges ou rouges. De mon arbre, je vois tout. J'entends tout. J'observe les ennemis qui occupent notre chalet. Pour moi, c'est l'ennemi. Papa, lui, les a bien reçus. Ce sont ses amis, et ils ont bien du plaisir. Avant le soleil, ils sont allés dans le bois, portant leurs carabines. Ce sont des chasseurs de chevreuils. Mais, les chevreuils leur ont joué un tour : ils se sont bien cachés, ils se sont enfuis au fin fond des bois. Les patauds de chasseurs n'ont pas pu les tuer. Alors, ils sont revenus au chalet tout soûls ! Là, ils déjeunent. Façon de parler. On est dans l'après-midi. Ils sont en « party », ils sont soûls, ils chantent, ils hurlent. Ça fait un bon bout de temps que ça dure. Pauvre chalet : il en prend des bosses. On dirait qu'il va exploser. Notre chalet d'un beau vert sombre, avec un toit tout gris. Il a deux étages : un pour vivre et manger, l'autre pour dormir derrière

ses petites fenêtres à chapeaux. On dirait une maison de poupées. Mes petites sœurs, restées à la ville avec maman, ont bien du plaisir à s'amuser dans leur petite chambre au plafond si bas. Aujourd'hui, je les trouve chanceuses : elles ne sont pas ici avec ce monde de fous. Mais, en temps normal, on l'aime bien notre chalet. C'est vrai qu'il est vieux. Des fois, papa dit que le chalet a fait son temps. Peut-être qu'il faut le déconstruire pour le construire à neuf. Papa est bon menuisier. Il sait tout faire de ses dix doigts.

Maman dit :

— Quand il n'est pas en boisson, ton père est un gentil garçon. Il sait tout faire.

Et elle ajoute :

— Ton père, c'est un bon travaillant !

Mais, là, papa est à la chasse avec ses amis. Et ils sont tous soûls. Moi, je n'ai que dix ans et maman m'a demandé d'aller avec papa pour essayer de le calmer.

Maman me regardait alors dans les yeux :

— Écoute-moi bien ; ton père, il ne faut pas qu'il boive. Tu me raconteras tout.

Je me sentais devenir tout rouge. Mon petit monde était bien trop grand. Maman baissait de ton :

— J'ai pas confiance. Cette partie de chasse m'inquiète. Des hommes qui aiment trop la boisson... Si tu y vas avec lui, ton père fera peut-être attention.

Me voilà gardien de papa. J'ai trop peur, je suis trop petit pour surveiller mon papa. Je suis grimpé dans mon arbre. Je vois le chalet tout noir dans la forêt toute rouge. J'essaie de faire semblant de jouer au

cow-boy. Mais, je suis tout seul d'enfant et je vois un homme tout nu, Méo, un ami de papa, un grand monsieur, il est boucher dans la vie ordinaire. Il sort du chalet, sa carabine à la main. Il déboule les marches de l'escalier du chalet. Il hurle vers le bois. Puis il tire en l'air. Plusieurs coups. Les oiseaux se sauvent vers le lac, ensuite, vers le ciel. C'est pas fini... Les autres hommes, de grands adultes, tout nus, sortent du chalet, ils ne sont pas beaux à voir : tous soûls, « paquetés » de gin, de bière : la *Bol's*, la *Black Horse*. Le coffre de la voiture de papa en était tout plein. On a fait un arrêt à l'épicerie avant de quitter la ville.

— Faut pas manquer de munitions, mon Ti-Pit... au cas où on rencontrerait un ours !

Je ne suis pas fou. Je sais bien que ce n'est pas avec des caisses de *Black Horse* qu'on tue son ours ou son chevreuil. La *Savage 303*, c'est le bon outil pour chasser le gros gibier. Je pense que ces grands adultes aiment plus prendre un coup de boisson que de chasser, ils me font peur. J'aime rester dans mon arbre à les regarder faire toutes leurs folies.

— Méo, maudit Méo, c'est pas la guerre "icitte". On est entre *chums*. On te veut pas de mal.

— "Tabarnouche", tu fais fuir le gibier.

— Viens danser avec moi, dit le géant Marcoux, je t'aime bien, mon Méo.

Je suis dans mon arbre. Ils ne me voient pas. J'ai peur de tout ça. Les adultes, c'est pas beau, c'est laid. Un monde de fous. Les enfants, c'est plus beau. Mais, je suis tout seul. Mes amis sont à la ville. Moi, je suis à la chasse avec mon papa. Ici, ça hurle. Ils sont tout nus. Méo tire toutes ses balles en l'air. Les autres

vont le rejoindre : la *gang* de grands singes.

— Henry, on gèle, “crisse” ! Faut pas rester dehors...

Voilà monsieur Jules, le « Bon parler français », qui court derrière mon papa, à la poursuite de Méo.

Il y a beaucoup de brouhaha. Ça se complique quand le monsieur de l'École normale déboule les marches de l'escalier, puis prend une plonge vers le perron de ciment. Il va se faire mal. Non, il roule sur l'herbe toute mouillée. Heureusement, il est tout mou. Une vraie chance qu'il a, le monsieur professeur.

— Roule ta boule, maître, lui crie mon papa.

Le facteur sort du chalet, en chantant un air comme à l'opéra. Il tient une couverture... à la main. Il veut probablement en couvrir Méo qui se tourne vers ses *chums* et vocifère :

— Stop, « câlisse » ! Laissez-moi tranquille. Je m'arrange bien avec Julie !

Il tire un autre coup en l'air. L'écho... l'écho... nos montagnes tout autour : j'en ai plein les oreilles. Les *chums* figent. Julie, c'est la carabine de Méo. Mon papa le sait bien.

— Méo, on aime bien Julie, nous aussi. Mais faut pas qu'elle fasse des cartons avec nous autres... Méo, « viarge », on t'haït pas. Fais pas le fou !

Mon papa s'est arrêté à deux pas du chasseur enragé. Monsieur Marcil s'est relevé.

Méo, t'as déchargé ta carabine. Rentre au chalet. Viens te chauffer.

— « Y fait frette », hurle Jules.

Le facteur chante de sa grosse voix :

— Rentrez au logis, mes petits poussins. Faut pas se la geler. Cela se peut qu'il se mette à neiger...

— J'suis pas bien... j'suis malade...

Méo se met à pleurer. Il donne sa 303 à mon papa. Monsieur Jules et monsieur Marcil vont rejoindre Méo. Ils le prennent sous les bras. Ils veulent le porter au chalet. Mais ça va mal. Ils vont tout croche. Ils lâchent de gros « sacres ». La vie est « ben » dure pour des adultes « maganés ». Monsieur Jules a perdu son « bon parler »

— Un coup de main, « crisse ! ». On n'en viendra pas « à boutte ». L'boucher est trop lourd : ça a pas de bon sens !

C'est pas beau à voir, des messieurs « en boisson ». Je me tiens tranquille dans mon arbre. Il ne faut pas qu'ils me voient. Autrement, ils ne seront pas contents de voir un « tit » gars qui a tout vu.

— *L'amour est enfant de bohème*. Il va naître à la chaleur...

C'est Arthur, le facteur de la Poste royale, qui continue de jouer au grand chanteur d'opéra

— Mes poussins, mes petits camarades, venez chauffer vos couennes près du poêle... poêle... poêle...

De l'écho, encore de l'écho, nos montagnes vont vaciller. On va perdre tout le gibier sauvage. Il va falloir qu'on tire une vache. Le boucher va la mettre en morceaux pour la tasser dans la glacière à papa. Ça va prendre « plusse » qu'une glacière, la viande de vache, ils auront un gros problème, les grands adultes tout soûls.

— Bon « ben », ça va faire, « stie ! », on a l'air de vrais fous, crie mon papa qui se met à grelotter.

C'est vrai : il ne fait pas chaud. Ce sera bientôt l'hiver. La neige ne doit pas être loin. Voilà que les messieurs se ramassent ensemble. Ils se traînent les uns sur les autres. De la porte de la galerie, le facteur leur tend la main.

— Il y a de la bière à se soûler la gueule. Il y a du gin plein nos gamelles. Venez, mes poussins... vocifère le grand facteur qui tire tous les hommes soûls vers la porte du chalet.

Ils en arrachent. Ils crient de gros mots. J'ai honte pour eux. La sainte Vierge va pleurer. Les hommes soûls hurlent trop fort son nom. C'est pas beau dans leurs bouches. À cause de cette bande de sauvages, notre chalet se met à trembler. J'ai bien peur pour ce bon vieux refuge. L'été, quand les arbres sont verts, il se perd dans la forêt : un chalet vert foncé dans la forêt verte et noire. Mais là, c'est l'automne. Le chalet est vert et noir dans les arbres ou tout rouges ou tout pâles.

Il va falloir que je descende de mon arbre. Ça va être le soir. Le soleil s'est caché derrière la grande montagne. Même le lac devient tout noir. On dirait un miroir qui va fondre. De grands oiseaux hurlent. Faut pas que la nuit me surprenne ici. Je suis tout seul dans mon arbre. Je ne suis qu'un enfant. Puis, je commence à avoir peur.

— Ti-Pit... Ti-Pit... et l'écho lâche pas. Ti-Pit... Ti-Pit...

De la galerie du chalet papa me crie après :

— Viens manger, mon Ti-Pit...

Puis l'écho :

— Manger, mon Ti-Pit... Ti-Pit...

Faut que je descende de mon arbre. Faut que j'aille manger.

— T-Pit, amène-toi... où est-ce que t'es ?... Où est-ce que t'es ?... que t'es...

Les montagnes, puis le lac, ça fait de gros sons qui répètent tous les cris. Je n'ai plus le choix : même les échos me font une grande peur. Je me mets à trembler de partout... En plus, j'ai une grosse faim. Je pense même que j'ai aussi faim que j'ai peur. Je commence à descendre de mon arbre. Faut pas que je tombe raide à terre. Je descends en faisant bien attention.

Papa fait du bon manger : c'est un bon *cook*... Je suis presque à terre... Mais j'espère que les grands messieurs se sont rhabillés !